

ANARCHISMES ET NIHILISMES

Une anthologie

Cette brochure rassemble quelques textes écrits et traduits par des anarcho-nihilistes, des anarchistes non-nihilistes et des « sympathisants » de l'anarchisme. Certains ont plus d'un siècle, d'autres sont plus récents, ce qui montre que diverses « tendances » du nihilisme ont relativement intéressé des anarchistes au cours des deux cent dernières années.

Nous nous sommes limités à des textes de langue française. Des sites internet comme [The Libertarian Labyrinth](#), [The Anarchist Library](#) et [Warzone Distro](#) en proposent dans d'autres langues, principalement en anglais et en téléchargement libre.

Bonne lecture !

TABLE

Notre nihilisme, par Renzo Novatore – P. 5

Les deux nihilismes, par Leda Rafanelli – P. 7

Nihilisme, par Albert Libertad & Noël Demeure – P. 16

« *Tout ce qui peut être anéanti doit l'être* », par Alain Pessin – P. 20

Représentation romanesques de premiers nihilistes russes, « Père et fils » de Tourgueniev, par Peter Denier – P. 28

Je suis aussi nihiliste, par Renzo Novatore – P. 39

Manifeste des nihilistes françaises – P. 43

En fait, toutes les personnes « noires » n'ont pas de problème avec les dreadlocks de « blanc » - Un petit journal sur le chaos et le nihilisme de race, par Flower Bomb – p. 45

NOTRE NIHILISME

Renzo Novatore

Notre nihilisme n'est pas le nihilisme chrétien.

Nous ne nions pas la vie.

Non ! Nous sommes les grands iconoclastes du Mensonge.

Et tout ce qui est proclamé « sacré » est mensonge.

Nous sommes les ennemis du « sacré ».

Or, il y a une loi « sacrée », une société « sacrée », une morale « sacrée », une idée « sacrée ».

Mais nous, les amants et les maîtres de la force impie, de la beauté dynamique, de l'idée qui violente. Nous, les iconoclastes de tout ce qui est consacré, nous rions sataniquement, d'un beau rire large et railleur.

Nous rions.

Et, riant, nous tenons l'arc de notre païenne volonté de jouir, toujours tendu vers la pleine intégrité de la vie.

Nos vérités, nous les écrivons avec le rire.

Nos passions, nous les écrivons avec le sang,

Et nous rions.

Nous rions du beau rire sain et rouge de la haine.

Nous rions du beau rire azuré et frais de l'amour.

Mais tout en riant, nous nous souvenons — avec le plus extrême sérieux — d'être les fils légitimes et les dignes héritiers d'une grande aristocratie libertaire, qui nous transmet, en notre sang des élans sataniques d'héroïsme insensé, et en notre chair des torrents de poésie, de soleil et de chansons.

Notre cerveau est un bûcher étincelant, où le feu crépitant de la pensée brûle en tourments joyeux.

Notre âme est une oasis solitaire toujours en fleurs et en fête, où une musique secrète chante les mélodies compliquées de notre mystère ailé.

En notre cerveau hurlent tous les vents de la montagne. En

notre chair hurlent toutes les tempêtes de la mer.

Nos veines sont des fleuves souterrains habités par toutes les nymphes du Mal ; nos songes sont des deux réels habités par de frémissantes muses vierges.

Nous sommes les vrais démons de la Vie.

Les précurseurs du Temps.

Les premiers présages !

Notre exubérance vitale nous enivre de force et de dédain.

Elle nous enseigne à mépriser la Mort !

l'en dehors N°77-78

5e Année – Fin Avril 1926

LES DEUX NIHILISMES

Leda Rafanelli

En lisant Rabindranath Tagore

La lumière vient d'Orient. Elle vient d'où apparaît le soleil, de là où la vie ardente, inactive rend possible la méditation longue et profonde, de là où l'homme peut se recueillir dans un examen intérieur et penser sans presse ni impatience. Elle vient de là où l'individu peut se fondre dans la Nature et se sentir Rien et Tout en même temps ; de là où toute *action* est une fatigue inutile, où la *pensée* peut planter des racines dans l'âme et fleurir en un unique exemplaire, telle la fleur du *cactus* centenaire.

Il est vrai que du Nord rayonne un courant d'*Energie*. Mais il est Action plus que *Lumière*. Mais il est violence plus que création. Il est un effort de volonté et de muscles pour abattre, pour démolir. C'est un nihilisme tout en élans, froid et découpé comme les aubes hivernales sur les monts de glace. La lumière que rayonne ce nihilisme est froide et blanche comme la lueur électrique. Mais c'est du Levant que vient le premier rayon du soleil — le Seigneur, le Lion — l'unique Dieu qu'il a été donné aux hommes de voir. Eblouis par sa splendeur, nous sommes contraints, pour l'adorer, de courber le front vers le sol.

Dans les pages des poètes et des philosophes de l'occident et de l'orient se reflète la nature différente des deux conceptions individualistes et nihilistes. Etant donné que toute heure conduit à la mort, tout commencement à une fin, tout effort à Rien, le nihilisme occidental mène pas à pas, dans une anxiété croissante, son lutteur vers les cimes élevées, pour l'en précipiter dans le creuset agité de la vie de conquête. Le nihilisme oriental annihile

dans le penseur toute résistance et jusqu'à la volonté de lutter — et il le mène doucement vers le soleil, par la route plane et chaude du désert.

Route plane, mais non facile. Plus fatigante que l'ascension aux arêtes des glaciers où la soif peut au moins s'étancher dans la neige. Le pèlerin qui adore le soleil et le désert est réduit à ses propres forces. Le conquérant qui s'élève a toujours un pic pour démolir le mur de glace, une corde pour escalader les roches de granit, des souliers ferrés pour affermir ses pas et un bâton ferré pour s'aider le long du chemin. Le pèlerin oriental, seul sous le ciel ardent, au milieu d'un océan de sable brûlant, fait halte seulement pour prier, se dépouillant même de sa chaussure pour communier encore plus profondément avec la Nature. Nul doute ne le tourmente et, pour compenser sa fatigue, il pense que la moitié de la route à faire est encore lointaine, bien lointaine.

Tels sont les deux nihilismes.

Le philosophe occidental énonce sa *vérité*, du même ton que s'il l'imposait, et contemple de haut les ruines des vérités énoncées par autrui. Le philosophe oriental tourne lentement autour des civilisations défuntes, des temples religieux détériorés par le temps et de l'essence des vérités antiques, il construit sa foi actuelle. Il en résulte d'admirables "fondus" — tout lumière et tout chaleur — telles les aubes orientales si ardentes qu'elles ressemblent à des couchers de soleil, alors qu'on prend les couchers du soleil du Nord, froids et glacés, pour des aurores.

Le philosophe du nord flagelle et méprise. Le philosophe oriental cause sereinement comme s'il se parlait à lui-même. Il ne tente pas de détruire la foi d'autrui, il parle uniquement de la sienne. Et alors que le nihiliste occidental déchaîne la force et suscite la formation d'un orgueil positif et intime, — le nihiliste oriental prend sa force dans une humilité tellement absolue qu'elle est littéralement aux antipodes de cet orgueil — de sorte que cette humilité constitue un orgueil négatif et surhumain.

Nietzsche, Stirner, Ibsen, Schopenhauer et Wilde parlent sur un ton de commandement, exaltant la Volonté et la Force, poursuivant l'idée constante d'un Homme supérieur à créer. Les philosophes de l'Orient, de Bouddha à Jésus, de Mahomet aux modernes — Tolstoï et Tagore — affirment que l'homme le plus humble est capable de s'élever aux altitudes suprêmes de la perfection, pourvu qu'il sache s'isoler et haïr le mal. Et de cette apparente faiblesse, il s'élève tant de force vitale et sublime que de grands penseurs modernes — de Muller à Schopenhauer — ont trouvé dans cette philosophie sereine de l'énergie et de la consolation ; et cela après avoir nié toutes choses.

Les occidentaux — esprits inquiets, anxieux de *nouveau*, faciles à la contradiction — trouvent donc dans la philosophie orientale un sens profond de repos. Peut-être sentent-ils que c'est vainement qu'ils ont tenté de créer de nouvelles idées pour l'avenir — alors que les orientaux possèdent déjà une base solide avec la philosophie antique.

Pourquoi créer une éthique nouvelle quand l'ancienne philosophie orientale ne nous est pas plus connue que si elle n'avait jamais existé ?

Le nihilisme occidental entend être clair, net, synthétique, rapide. L'autre nihilisme a un visage de sphinx et parle avec mystère de ses mystères conquérant les âmes anxieuses de comprendre ce *Vrai qui se révèle à peu d'êtres*.

Voici pourquoi la philosophie orientale ne vieillit pas malgré les siècles, tandis qu'en cinquante, en cent ans, la philosophie occidentale passe et trépassé. Il y a trop de matérialisme dans celle-ci. Si la philosophie orientale se fonde dans l'Univers, l'occidentale se croit le dominateur de l'Univers. Naturellement pour le dominateur, la vie est une lutte, alors que pour le contemplateur elle est joie et paix.

Rabindranath Tagore — le poète et philosophe indien — re-

lève la substantielle différence des deux conceptions. A l'occident la voie est indiquée par la science, à l'orient elle est illuminée par la foi. Et si la science est notion, la perception de l'âme non seulement instruit l'homme, mais encore participe au Tout.

Qui ne sait pas devenir plus profond en ce qui concerne la pratique de la vie qu'en ce qui concerne la science ne comprendra jamais ce que révèlent les phénomènes naturels à l'homme doué de vision spirituelle. L'eau ne lui nettoie pas seulement les membres, mais elle lui purifie le cœur parce qu'il contemple également son âme. La terre non-seulement porte son corps, mais réjouit son esprit, parce que son contact avec elle est davantage qu'un contact physique, c'est une présence vivante. Un homme qui ne se sent pas en affinités avec le monde, vit dans une espèce de prison dont les parois lui sont hostiles. Lorsqu'au contraire il retrouve en toutes les choses l'esprit éternel, il est alors émancipé, car il découvre la signification complète du monde où il vit ; alors il se sent dans la vérité parfaite et son harmonie avec tout est établie. Dans l'Inde, on enjoint aux hommes de prêter la plus grande attention au fait qu'ils sont, dans les plus étroites relations, corps et âme, avec les choses qui les environnent, et de saluer la lumière du jour, les fontaines jaillissantes et la terre féconde comme les manifestations d'une même vérité vivante qui les contient en son sein. (Sadhana)

Et il est exact qu'en partant de cette complète communion avec les choses, on puisse arriver à l'*individualisme parfait*, qui est une fin en lui-même, qui n'a besoin, ni d'un journal pour se manifester, ni d'un auditeur pour écouter les paroles de qui l'a compris. Un individualisme dont les adhérents semblent immobiles et que ceux qui ne les comprennent pas jugent incapables de s'élever — simplement parce qu'ils sont inactifs. L'européen croit que l'effort, l'activité, l'expansion d'énergie et de volonté sont seuls les expressions de la régénération et de la

vie. Voici le poète indien comparant la vie comme on l'entend en Orient avec celle de l'Occident où les hommes emploient les énergies puissantes de nations entières à étendre la domination des hommes sur les choses — ces peuples

de l'occident qui placent tout leur effort dans leurs facultés de possession et d'utilisation de ce qui leur tombe sous la main et à surmonter tout obstacle qui se dresse sur le chemin de la conquête.

Et ils fabriquent des armes et tout ce qui peut être nécessaire à leur vertigineuse existence, alors que l'Inde, selon son antique conception de la civilisation :

ne se préoccupe pas d'atteindre à la puissance, néglige de donner le développement maximum à ses capacités et d'organiser les hommes offensivement et défensivement pour coopérer à l'acquisition des richesses et de la suprématie militaire et politique. L'idéal que l'Inde s'était proposé, conduit ses enfants à l'isolement de la vie contemplative, et les trésors qu'elle a acquis pour l'humanité en pénétrant dans les mystères de la réalité elle les a payés au détriment de son succès dans les choses de ce monde. (Sadhana).

Voici donc pour qui vit l'intense vie de l'esprit, deux vastes champs, ouverts et lumineux. Les deux individualismes parfaits, les deux nihilismes contraires déploient devant les hommes capables de comprendre leur propre âme, les deux panoramas — ville et forêt, — qui attendent des habitants. Au Septentrion et à l'Orient, sous la lumière crue et blanche qui émane de la science — sous la lumière ardente que la nature rayonne. Dans la ville, l'homme matérialiste coulera une existence vertigineuse de travail pour créer une histoire qui se répète toujours et qui sera oubliée par la génération nouvelle, laquelle retombera dans une erreur semblable. Là où le soleil réchauffe le sang et endort les mouvements, l'homme vivra sa vie saine, instinctive, comprendra toutes choses, retrouvera son âme. Et il aura une base solide

pour rétablissement d'un individualisme parfait. « *C'est seulement dans cette région de la volonté que l'anarchie est licite.* »

Elle serait *licite* également dans la vie sociale si « *l'amour et le respect de l'individualité humaine* » qui sont la base de la philosophie orientale pouvaient être mis en pratique parmi les cannibales de l'Occident. Car, comme l'observe Tagore, ne sont pas seulement cannibales les sauvages qui considèrent comme comestibles les individus appartenant à une autre tribu :

Dans les pays qui occupent une place très élevée dans l'échelle de la civilisation, nous voyons parfois que l'homme est considéré uniquement comme un corps — il s'achète et se vend au marché pour la seule valeur de sa chair. Parfois il est considéré uniquement au point de vue de son rendement : il se convertit en une machine, et le riche trafique de lui pour en retirer toujours plus d'argent. Ainsi, nos aspirations, notre avidité, l'amour excessif de notre confort arrivent à réduire l'homme à sa plus basse valeur. C'est une illusion dont nous sommes les victimes sur une vaste échelle. Nos désirs nous rendent aveugles à l'égard de la vérité qui est dans l'homme. Et c'est là, la plus grande injure que nous pouvons faire à notre âme, car elle étouffe notre conscience et équivaut à un lent suicide spirituel. De là proviennent les tares brutales de la civilisation : la chaumière et la maison de prostitution, le droit pénal vindicatif, les prisons cruelles, les méthodes d'exploitation organisées des races étrangères, jusqu'à les ruiner, en les privant du droit de se gouverner et des moyens de se défendre.

Loi d'amour ? Mais n'est-ce pas une folie d'y croire dans cette ténébreuse Europe, aujourd'hui en ruines. Où trouver, parmi ces millions d'hommes, l'Homme qui soit comme le Parfait d'Orient, le Bouddha, le voudrait ; l'Homme capable de vivre dans la paix et pour la joie ? l'Homme qui

ne trompera jamais personne, qui ne conservera jamais de

haine, qui n'offensera jamais autrui sous l'impulsion de la colère. Qui nourrira un amour illimité pour toute créature, comme celui qu'une mère porte à son fils unique qu'elle est prête à défendre au prix de sa propre vie. Il étendra son amour au-dessus comme au-dessous de lui et en n'importe quel lieu. Cet amour sera sans limites, sans obstacles ; il fuira toute-cruauté, tout antagonisme. Qu'il se tienne debout ou assis, qu'il marche ou qu'il coure, jusqu'à ce que le prenne le sommeil, il maintiendra son esprit dans une constante activité concernant cet exercice de bienveillance universelle.

Nous faut-il désespérer ? Faut-il clore nos yeux qui veulent voir dans ces ténèbres de barbarie et de sang ?

Tournons-nous vers l'Est, vers l'Orient illuminé. C'est de là que viendra le premier rayon de soleil.

* * *

Comme exemple de ce nihilisme du Nord auquel fait allusion notre camarade Leda Rafanelli, on peut citer un livre que vient de publier Ragnar Redbeard, le "prophète de Chicago" *La force c'est le Droit*, livre qui porte comme sous-titre : *L'Évangile de Chicago*. Il se termine par un poème *La logique d'aujourd'hui*, dont je traduis les passages les plus saillants et qui se place sous l'égide de la fameuse phrase de Darwin "Les organismes inférieurs succombent, périssent ou sont réduits en esclavage. Les organismes supérieurs survivent, se propagent et possèdent." (E. Armand.).

* * *

La massue noueuse de Cam est encore le sceptre —
Les "Droits de l'homme" sont une illusion ;
La morale du Christ est bonne pour les êtres ram-
[pants. —

L'homme viril sourit à l'idée de "Dieu"
Car la Force est le Droit lorsque sombrent les em-
pires
Dans des ouragans de Fer et de flamme ;
Et c'est le Droit quand une génération débile
Est pourchassée comme simple gibier.

A quoi bon rêver des rêves —
Que "chacun aura sa part"
Grâce aux suffrages impuissants d'esclaves aux
yeux timides,
Qui aveuglément suent et peinent !
Non ! il est une malédiction sur leurs cerveaux cor-
rompus,
Leurs os eux-mêmes tombent en pourriture :
Fiez votre destin au cornet aux dés de fer :
C'est la logique d'Aujourd'hui.

Les Forts doivent à jamais dominer les Faibles —
C'est la loi primordiale et inexorable.
Sur l'immense aire de l'espèce humaine
Les Faibles gisent comme de la paille battue.
Hissez-vous au pouvoir sur les corps de vos enne-
mis
Que *rien* n'arrête votre ascension ;
Si vous êtes aptes vous régnerez et vous domine-
rez :
C'est la logique d'Aujourd'hui.
Il faut prouver que vous avez Raison
Par des actes de force, de splendeur, de renom-
mée.
Si besoin est, traversez les flammes de l'enfer
Pour culbuter vos adversaires
Si besoin est, mourez sur l'échafaud.
Au petit jour gris et brumeux :
Car la "La Liberté ou la Mort" c'est encore

La logique d'Aujourd'hui.

* * *

“Ne vous confiez pas aux grands”

Est un dicton antique et vrai.

“Ne placez pas votre espoir dans les gouverne-
[ments”

En est la traduction nouvelle.

“Les livres de loi”, les “Règles dorées”

Tout cela est combiné pour trahir.

“La survivance des plus Forts”

Voilà l'Évangile d'Aujourd'hui.

* * *

Par millions des soleils se balancent

Autour de cette terre tourbillonnante,

C'est la puissance, c'est la force qui tient les freins

Et se dirige à travers la vie et la mort

C'est la force qui gouverne toute vie organique,

Inspire tout Rien et tout Mal.

C'est le plan de la nature de s'acharner sur

[l'homme

Pour sélectionner les Forts.

Ragnar REDBEARD

par delà la mêlée N°28

3e Série – Mi-Mai 1917

NIHILISME

Albert Libertad

à Noël Demeure.

Je n'avais pas trouvé inutile de te répondre, mais j'avais oublié. Tu m'excuseras ¹.

Lorsque j'ai terminé la phrase que tu me cites dans l'article *La Terreur Blanche* par le mot *nihiliste* ce n'est pas là une erreur de plume, ni un mot mal choisi. Non plus, lorsque je l'utilise dans l'article *Terrorisme*, ce n'est pas par suite de préjugés sur les nihilistes.

Qu'en Russie, le mot *nihiliste* ait été mal appliqué et qu'il s'adresse aux anarchistes, je suis porté à le croire, d'après les lignes de Kropotkine dont tu me parles. Mais la mauvaise application d'un mot, même généralisée, ne peut lui enlever sa véritable valeur, tout au moins tant que les hommes n'auront pas décidé que tel graphique ne signifiera plus telle chose. Le libertarisme dans les mots me semble mener au désordre.

Nihilisme vient de *nihil* (rien). **Le Petit Larousse** le définit : *Néant. Suppression de tout. Négation de toute croyance.* **Le Larive et Fleury** : *Absence de toute croyance.*

Le **La Châtre**, dernière édition, où collaborèrent quelques anarchistes, dit : *Néant. Absence de toute croyance. Opinion de sceptique exagérée qui nie l'existence de tout.*

Tous les trois rappellent que l'on dénomme ainsi un système politique de Russie mais le **La Châtre** ajoute : *Secte révolutionnaire russe que l'on confond souvent, mais à tort, avec*

1 Lire le courrier de Noël Demeure ci-dessous en page 16. NdTrs.

les anarchistes.

Le **Larive et Fleury** met : *Syn. : Anarchie* parce que pour ses auteurs la suppression de l'Autorité c'est le néant. Ce n'est pas mon avis. Les anarchistes sont différents des nihilistes. Ils ne sont pas pour *rien*. Ils sont pour *tout* et c'est parce qu'on les empêche de manifester leur désir de vie qu'ils se rebellent parfois un peu rudement.

Tu donnes comme argument de mon erreur ? que le mot *nihilisme* tend à disparaître. Tu vas un peu vite. Il disparaît parce qu'il ne trouve plus à qui s'appliquer étant fort mal employé sur le dos des anarchistes. Un mauvais usage n'a pu réussir à lui donner une nouvelle vie.

A présent, je veux pas confondre ceux que le bourgeoisisme étiquette de *nihilistes* avec ceux qui se targuent de l'être. Les premiers m'intéressent, les seconds pas du tout.

Et toi, non plus, Noël, tu n'es pas pour les sceptiques, les désillusionnés, les partisans du néant, tu es bien trop anarchiste.

l'anarchie N°152

Jeudi 5 Mars 1908, « Notre Correspondance ».

* * *

NOTRE CORRESPONDANCE

* * *

TERRORISME

à *Libertad*.

Dans ton article *la Terreur Blanche*, n° 120 de *l'anarchie*, je

fus étonné de lire cette phrase :

Où se montrait les anarchistes au doigt, on ne les évoquait plus que comme des destructeurs, des amants de la mort, des nihilistes.

Bah ! pensais-je, ce n'est qu'une erreur de plume ; un mot mal choisi... Mais voici que dans ton article *Terrorisme* n° 148 de *l'anarchie*, je lis encore :

Pour le deuxième point de la légende, disons que les anarchistes ne sont pas des nihilistes.

Cette fois-ci, plus de doute, il est clair que tu as, sur les nihilistes, les mêmes préjugés que la foule a sur les anarchistes.

Tu dois cependant avoir lu *Autour d'une Vie* de Kropotkine, dont j'extrais les lignes suivantes :

Un énergique mouvement social était seul capable de réformer les habitudes et les mœurs de la vie journalière en attaquant le mal dans sa racine. Vers 1860, en Russie, ce mouvement — cette révolte de l'individu — prit un caractère beaucoup plus énergique et plus impétueux dans sa critique de l'état de choses existant que dans tout autre pays de l'Europe occidentale ou de l'Amérique. Tourguenev lui donna le nom de « Nihilisme » dans son célèbre roman, « Père et fils », et ce nom fut accepté généralement.

* * *

Dans la presse, par exemple, on a confondu nihilisme et terrorisme. C'est pourtant une erreur. Confondre le nihilisme avec le terrorisme est une méprise aussi grave que d'identifier un mouvement philosophique comme le stoïcisme ou le positivisme avec un mouvement politique, tel par exemple le républicanisme.

Suivent d'intéressantes pages sur les nihilistes, desquelles il résulte que leur idéal, leur vie étaient identiques à la nôtre...

individualistes-communistes.

Cela est si vrai que le mot nihiliste tend à disparaître. Ainsi il n'est presque plus donné à nos camarades russes par la presse bourgeoise qui les appelle simplement, et avec raison, anarchistes.

Maintenant je puis me tromper, et Kropotkine aussi. Peut-être pourras-tu, Libertad nous démontrer que les nihilistes étaient des « amants de la mort » ?

Noël DEMEURE

l'anarchie N° 149

Troisième Année – Jeudi 13 Février 1908

« TOUT CE QUI PEUT ÊTRE ANÉANTI DOIT L'ÊTRE »²

Alain Pessin

La spécification nihiliste

Le mouvement de la jeunesse russe des années 1860 qui se qualifie de nihiliste, trouve son origine à la croisée de tous les problèmes du changement social dans la Russie de l'époque ; une évolution de fait, timide, qui donne la parole à des groupes sociaux extérieurs à l'aristocratie, conjuguée à une ambiance de changements promis ou supposés, mais dans lesquels on désespère, telles sont les conditions qui rendirent possibles et nécessaires l'apparition du nihilisme. À la période de l'abolition du servage, le monde de l'intelligentsia s'élargit socialement de manière notable. Les nobles avaient fourni les seuls hommes instruits de la première moitié du siècle, et alimenté la naissance de l'intelligentsia dans les années 1840. S'ajoutent à eux désormais ceux que l'on nomme les *raznotchintsy*, c'est-à-dire des hommes provenant de grades et de fonctions différents, regroupement d'éléments issus de classes diverses, fils de commerçants, de fonctionnaires anoblis en raison de leurs états de service et, pour beaucoup, de prêtres. Ayant eu accès à l'université, ces derniers n'en sont pas moins promis à un avenir assez limité, sinon médiocre, de prolétaires intellectuels, lettrés exploités par les administrateurs et les propriétaires. Certains tirent de ceci autre chose que de l'aigreur, et découvrent l'exigence d'une attitude nouvelle devant la vie. Nous avons vu avec quelle énergie celui qui fut dans cette situation leur précurseur dans les années 1840, Biéliniski, avait porté cette exigence. La génération des années 1860 va la systématiser, sa vigilance ayant été sensibilisée par les enjeux et controverses réformistes qui s'exacerbent avec

2 Titre modifié. NdTrs.

l'arrivée au pouvoir d'Alexandre II.

Déjà dans les années 1850, des rumeurs circulaient : on parlait de réformes, de l'abrogation du droit féodal. Quand, en 1855, Alexandre II eût remplacé Nicolas Ier, une vaste espérance s'empara des masses et parvint même à convaincre des figures hautaines et critiques comme celle d'Alexandre Herzen qui salua dans le nouveau tsar quelque chose comme un libérateur. Et certes l'abolition du servage fut prononcée en 1861 – mais ce train de réformes incomplètes et de libérations empoisonnées ne devait pas tarder à être considéré par certains comme une duperie.

Le mouvement du nihilisme naît lorsque, par la bouche de Tchernychevski, des jeunes gens font rupture avec Herzen, refusant de le suivre dans la confiance qu'il continue d'accorder au régime d'Alexandre II. C'est que la réforme tsariste n'avait pas, et ne pouvait peut-être pas changer la société russe. Bien que le servage fût aboli, les habitudes d'esclavage domestique demeuraient. Le despotisme familial, le mépris des individus, une soumission séculaire des femmes, des fils et des filles, voilà qui ne pouvait être changé par décret. Et « la vie russe tout entière, dans la famille, dans les relations entre les chefs et leurs subordonnés, entre les officiers et les soldats, les patrons et leurs employés, en portait l'empreinte. Tout un monde d'habitudes et de façons de penser, de préjugés et de lâcheté morale, de coutumes engendrées par une vie d'oisiveté, s'était formé peu à peu ; même les meilleurs hommes de cette époque payaient un large tribut à ces produits de la période de servage »³.

Voilà qui était de nature à renforcer un trait caractéristique du réformisme russe, déjà exprimé par les décembristes, qu'une réforme politique n'est rien si elle n'est fondamentalement associée à une réforme sociale, qu'une révolution politique sans révolution sociale se solderait par le seul changement de nom du

3 P. Kropotkine, *Autour d'une vie*, Paris, Stock, 1898, p. 303.

régime ⁴ ; voilà qui allait justifier la critique radicale entreprise par ceux qui, reprenant le mot de Tourgueniev ⁵, allaient eux-mêmes se qualifier de nihilistes.

L'esprit nihiliste

Caractérisons d'abord, sous la forme d'un type idéal, l'attitude d'esprit et l'exigence caractéristiques du nihilisme, avant de l'évoquer à l'œuvre à travers quelques figures et situations vécues par la jeunesse de ce temps.

Le réveil

Le nihiliste ne se pense pas comme un homme aux idées neuves qui aurait pour mission d'apprendre aux masses à les accepter. Le mieux dont il est porteur n'est pas fait d'idées dernières-nées du progrès. Ses idées, juge-t-il, ne semblent novatrices que parce qu'elles ont été méconnues, cachées sous les masques d'idées fausses, mais elles ne sont pas des idées d'avant-garde, subtiles et énigmatiques ; elles ne sont que l'expression pouvant résulter d'un sain usage de la raison. Si elles sont audacieuses, c'est que l'usage de la raison est audacieux en Russie au XIXe siècle. Mais ces idées n'exigent pas un long cheminement dialectique – bien plutôt une reprise de soi, un ressaisissement, un mouvement brusque par lequel l'esprit se débarrasse du fatras de pseudo-idées qui ont entretenu ce que W. Bannour appelle l'apathie constitutionnelle de l'homme russe : « L'image du sommeil est constante dans les écrits des nihilistes. La Russie est une immense forêt dormante où, dans les propriétés seigneuriales, [...] des hommes désœuvrés s'avachissent, se contentant de marmonner des discours pleins de déclarations d'intentions. » ⁶ À

4 Voir à ce propos A. Lehning, *Anarchisme et marxisme dans la révolution russe*, Spartacus, n° 41, juin-juillet 1971, p. 16.

5 I. Tourgueniev, *Pères et fils*, 1862.

6 W. Bannour, préface à : *les Nihilistes russes*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 9.

travers la rigueur de sa réflexion, comme à travers une certaine brutalité voulue de son attitude existentielle, le nihiliste est donc celui qui a pour charge de secouer un peuple assoupi, de réveiller un esprit collectif.

Contre le malheur

Il importe d'abord de faire se dresser cet esprit contre une de ses pentes spécifiques. S'il est vrai que l'homme russe est plus que tout autre hanté par l'idée de la faute et du châtement, l'esprit nihiliste se doit d'écarter cette tentation à la complaisance pour le malheur⁷ – et, dans une certaine mesure aussi, cette compassion pour les humiliés et les offensés qui, bien qu'elle soit pourtant à la source du populisme lui-même, n'en est pas moins, dans ses complications psychologiques et morales en forme de complexe de culpabilité, un obstacle à la positivité progressive de l'esprit de révolte. Contre cela, contre ces penchants qui ont empoisonné les générations passées, cette facilité à se payer de prières et de larmes, Tchernychevski et ses amis sont en recherche d'une critique imperturbable et « veulent créer un type nouveau de militant social autonome et dur, opposé trait pour trait à son trop humain ancêtre »⁸.

Pour la lucidité

Le nihilisme n'est pas une théorie sociale. Et pourtant le décapage intellectuel à des fins individualistes auquel il se livre est radicalement inséparable d'une critique de la vie sociale et d'une exigence de libération des humbles. Car c'est le poids des mêmes traditions de mensonge et d'ignorance qui font accepter à l'individu les mirages de la superstition et de la religion, aux groupes sociaux le privilège et la domination de quelques-uns. Le nihilisme se veut d'abord une démarche de vérité, une mise en

7 Cf. *ibid.*, p. 11.

8 A. Besançon, *Être russe au XIXe siècle*, op. cit., p. 143-144.

pièces de tous les niveaux de l'aliénation, étant évidemment inséparables l'aliénation intellectuelle et l'aliénation sociale. Ce double aspect est fort bien exprimé par Serge Kravtchinski, dit Stepniak, le principal animateur du cercle Tchaïkowski : « Le vrai nihilisme, tel que nous le connûmes en Russie, fut une lutte pour délivrer la pensée de toute espèce de tradition, lutte qui marchait ainsi, main dans la main, avec la lutte pour libérer les classes laborieuses de l'esclavage économique. À la base de ce mouvement, il y avait un individualisme radical. C'était une négation, exercée au nom de la liberté personnelle, de toutes les répressions imposées à l'homme par la société, la famille et la religion. Le nihilisme fut une réaction passionnée et saine contre le despotisme, non pas politique, mais moral, opprimant la personnalité dans la vie intime et privée. »⁹ Ce fut dès lors une chasse impitoyable aux mensonges, petits et grands, graves ou superficiels, que mena la génération des nihilistes, une lutte contre les convenances ne reposant sur aucune nécessité raisonnable, l'exigence de ne plus rien accepter de vivre qui n'ait été avalisé par la raison.

Un scientisme matérialiste

S'attaquant avec force – et avec un succès assez aisé dans le milieu qui est le sien – au préjugé religieux, le nihiliste le remplace par une foi absolue en la science. La science est porteuse, juge-t-il, d'une irrésistible capacité de démystification du présent et d'annonciation de l'avenir. Elle travaille à un temps où les peuples auront pleine et entière prise sur leur destin. Les sciences de la nature sont la voie ouverte à la libération de l'homme, et le positivisme, l'agnosticisme, l'évolutionnisme de Darwin et de Spencer, le matérialisme scientifique, nourrissent ce combat passionné. Foi ardente et sans faille dans la science qui se traduit par « une affirmation agressive de la raison, oppo-

9 S. Kravtchinski, *la Russie souterraine*, cité in *les Nihilistes russes*, op. cit., p. 86-87.

sée à toutes les traditions »¹⁰.

L'épreuve de la sincérité

C'est en choisissant de révolutionner la vie quotidienne – tout en se montrant par ailleurs si réservés quant à la portée du changement politique – que les nihilistes se montrent peut-être les révolutionnaires les plus novateurs de ce siècle. Nulle convenue, nulle convention, nulle affectation sociale qui ne passe au crible de leur critique. Une rudesse d'apparence confinant parfois à la grossièreté est la voie qu'ils choisissent pour que les liens interindividuels, qu'ils veulent sincères et loyaux, le soient de façon vraie.

Les preuves de l'égalité

L'égalité de l'homme et de la femme est revendiquée par Tchernychevski, et Dobrolioubov renchérit en critiquant sévèrement les chutes promises à la femme russe qui n'a guère de chances d'échapper à l'esclavage domestique que pour tomber dans l'esclavage conjugal. Rigoriste, le nihiliste s'astreint à des renoncements exemplaires qui échappent pourtant à l'esprit ascétique et revendiquent au contraire bonheur et plaisir pour tous et pour chacun¹¹. L'on rappelle souvent la position de « l'homme extraordinaire », Rahmétov, héros du *Que faire ?* de Tchernychevski, plaidant l'abstinence au nom de la jouissance :

« Il s'était dit :

– Je ne boirai pas une goutte de vin, je ne toucherai pas à une femme.

Et pourtant, il était d'un naturel ardent.

– Mais pourquoi cela ? Cette extrémité n'a rien de nécessaire !

10 R. Cannac, *Netchaïev*, Paris, Payot, 1961, p. 19.

11 Cf. N. Bannour, *op. cit.*, p. 13.

– Il le faut. Nous exigeons pour les hommes la plénitude de la jouissance, et nous devons, par notre vie tout entière, témoigner que nous n'exigeons pas cela pour assouvir nos passions personnelles, que nous ne l'exigeons pas pour nous en tant qu'individus mais pour les hommes en général. »¹²

Et c'est au prix de ce rigorisme intransigeant que pouvait, à leurs yeux, être prise au sérieux la volonté de libération de la femme, libération qui devait s'accomplir en se détachant de la tutelle familiale, échappant au mariage sans amour, par la voie de la formation, de l'étude et de l'autonomie.

Contre le parasitisme

Il revenait à Pisarev de développer particulièrement la critique de l'art et du romantisme, entendus comme parasitisme. Ses propos ont été certes colportés abusivement, jusqu'à lui faire dire que Shakespeare ou Raphaël ne valaient pas une paire de bottes, mais sa pensée est plus profonde qui, sans renier la beauté comme valeur, exige qu'avant de savourer cette dernière soient connues et comprises les conditions sociales de sa production et de sa consommation. Se délecter d'une oeuvre d'art signifie essentiellement dans la Russie de ce temps oublier que cela constitue un privilège, lequel n'est rendu possible à quelques-uns que par la permanence de la domination et de l'exploitation qu'ils exercent sur les masses. Le mal de vivre des belles âmes se paie nécessairement quelque part, de la sueur et du sang du peuple. On le voit, la dénonciation de l'art n'est qu'un cas particulier du combat contre le parasitisme. C'est la lutte systématique contre le parasitisme – parasitisme social lorsque les parasites sont des hommes et des pouvoirs ; ou parasitisme intellectuel lorsqu'il s'agit d'idées, d'images, de représentations falsifiantes et endormeuses, les uns se renfonçant des autres – qui constitue au fond l'argument incessant, l'urgente recherche,

12 N. Tchernychevski, *Que faire ?* (1862), chap. XXIX.

la ressource permanente de l'esprit nihiliste. Et c'est en ce sens qu'il faut comprendre la terrible formule de Pisarev :

« Tout ce qui peut être anéanti doit l'être. »

Extrait de Alain Pessin : *Le Populisme – Le populisme russe (1821-1881) ou la rencontre avec un peuple imaginaire*, suivi de *Populisme, mythe et anarchie* (Atelier de création libertaire, 1997, pp. 26-32).

REPRÉSENTATION ROMANESQUE DES PREMIERS NIHILISTES RUSSES, « PÈRES ET FILS » DE TOURGUENIEV

Peter Diener

Au centre de notre réflexion se trouve le roman de Tourgueniev *Pères et Fils*, œuvre qui introduisit dans l'opinion publique russe l'usage du terme « nihiliste » et provoqua des débats passionnés sur les destins historique et politique de la Russie, sur la contestation, la résignation, la révolte ou les réformes.

Toute grande œuvre littéraire, même de pure fiction, porte des messages historiques et philosophiques en posant, explicitement ou implicitement, des questions importantes sur son temps, en remettant en cause des clichés, des idées reçues. Tout grand roman est « historique » au sens large du terme, même si ses personnages ou les situations décrites ne renvoient pas directement aux événements historiques.

Le cadre de notre réflexion est donné par le titre du colloque : « L'anarchisme a-t-il un avenir ? » Nous relevons le défi de cette question et nous la reposerons par l'intermédiaire des personnages romanesques de Tourgueniev. Comment aurait répondu à cette question par exemple, le héros du roman *Roudine* (1856) dont le prototype, selon les notices de Tourguéniev même, fut Bakounine ? Quelle aurait-été la réaction à cette question de Insarov, le « héros » de *À la veille* (1860) qui consacra sa vie à la lutte contre l'oppression de son peuple ? Et surtout voudrions-nous une « reconstitution » historique en interrogeant Bazarov sur cette question, le « héros » nihiliste du roman *Pères et Fils* (1862).

Nihilisme... terme péjoratif pour l'opinion conservatrice,

pour les fidèles du pouvoir tsariste et sa sainte alliance avec l'église pro-slave, avec le courant nationaliste « slavophile » et le populisme officiel. Dans le vocabulaire des classes dirigeantes « nihiliste » devient synonyme de révolutionnaire, carbonari, antéchrist, Diable, voltairien, etc. Dans le cadre du présent article nous ne nous occupons pas des questions sémantiques ; signalons seulement que le mot *anarchie* connaît à peu près le même destin que *nihiliste*. *Anarchie* est utilisée comme synonyme de désordre, et cependant sa signification d'origine est « sans-pouvoir », sous-entendu un ordre social sans pouvoir.

Le terme est accepté, assumé avec fierté et provocation, par une poignée de libres penseurs, par d'autres mauvais éléments « marginaux » de l'intelligentsia de la noblesse et quelques rares roturiers.

« Oui, nous sommes nihilistes », affirme Bazarov, le personnage principal du roman. Pour Bazarov être *nihiliste* signifie la négation totale des forces dominantes de la société. Il se déclare en opposition irréductible, radicale contre la morale, la vision du monde des représentants des classes dirigeantes, conservateurs ou libéraux.

Est-il permis de passer de l'appellation « nihiliste » à celle d'« anarchiste », sans commettre le pêché de l'amalgame et la confusion ? Afin de répondre à cette question par une affirmation fondée, nous devons esquisser brièvement la « généalogie » du nihilisme russe.

Dès le début du XIXe siècle en Russie, la création littéraire et la pensée critique philosophique, politique, la réflexion sur l'histoire et la société vont de pair. Les personnages romanesques apparaissent souvent comme les incarnations de telle ou telle idée ou comportement historique. Cette symbiose de la littérature et de la pensée engendre un « type », un personnage que les Russes appellent « homme de trop » (« lichni tchelovek »). La traduction française de ce terme ne révèle pas toute la complexité

té de ce concept à la fois littéraire, historique et philosophique. Du début à la fin du XIXe siècle, de Pouchkine à Tchekhov, des pièces de théâtre, des poèmes narratifs, des romans, des nouvelles sont consacrés à « l'homme de trop », comme le personnage Tchatski dans la comédie *Le mal d'avoir trop d'esprit* de Griboedov (1824), *Onéguine* de Pouchkine (1825-1833), Petchorine de *Héros de notre temps* de Lermontov (1840). Quelques décennies plus tard, presque tous les « héros » romanesques de Tourgueniev portent cette empreinte. Les « hommes de trop » existent dans la vie réelle et dans les créations-fictions. Ce sont des individus que leur esprit critique oppose aux idées reçues, à la pensée dominante de leur temps. Le plus souvent ils font partie des milieux aristocratiques et de la noblesse qu'ils blâment. Ainsi, leur condamnation de la société, leur critique en tant que pensée politique est en même temps une autocritique, une remise en question de soi-même. Ce sont des contestataires qui se sentent mal à l'aise dans les salons des grandes demeures et sont condamnés à une certaine solitude. Ils sont même doublement solitaires, car ils n'ont pas de racine dans les milieux populaires.

« L'arbre généalogique » des nihilistes a des ramifications constituées par les diverses variétés des « hommes de trop » que nous venons de mentionner. Mais, selon une signification implicite des romans de Tourgueniev, le nihiliste, tout en étant un homme de trop, représente son propre dépassement critique. En effet, ce dernier, bien que se trouvant dans l'opposition à la société dominante, se perd dans l'inaction, tandis que le nihiliste tend à l'action, cherche à devenir force motrice des changements historiques. Une autre « branche » généalogique des nihilistes fut représentée par les « Décembristes » (le terme « Décembriste » renvoie à la révolte de décembre 1825). Les Décembristes, tous poètes, philosophes, penseurs romantiques issus des grandes familles aristocratiques, épris des idées des Lumières et de la Révolution Française, préparaient une révolte contre l'absolutisme en préconisant les uns, une république, les

autres, plus modérés, une monarchie constitutionnelle et parlementaire. Après l'échec de leur mouvement ils furent tous sévèrement réprimés. Le poète Ryleev, exécuté par pendaison (1826), peut être considéré comme l'un des authentiques « ancêtres » des anarchistes-nihilistes. Dans l'un de ses poèmes incendiaires, il réclame un couteau contre le tsar, les aristocrates (les boyards) et les gens d'Eglise.

Une troisième source d'inspiration (ou peut-être serait-ce la première ?) des nihilistes est la révolte spontanée et sauvage du peuple. En effet, l'histoire met en scène des frondes paysannes sanglantes (par exemple, celle de Pougatchev au XVIIIe siècle) sur les immenses territoires de la Russie. Nonobstant, les nihilistes des décennies de 1840-50-60, issus de l'intelligentsia et de la noblesse étaient très loin du peuple. Ce qui les apparente à la « famille » des hommes de trop, c'est précisément leur structure mentale consécutive à leur isolement du peuple, ainsi que de leur propre milieu social.

Après ce rapide schéma historique, examinons la voie concrète, personnelle de Tourgueniev menant à la création romanesque et à l'intérêt pour les nihilistes. Pendant les décennies 1830 et 1840 (jusqu'à 1848) en Russie, se forment des cercles d'intellectuels, des salons littéraires où l'on discute de tout et de rien, de la politique, du destin de la Russie, de sentiments, de musique, de poésie. L'un de ces cercles réunissait dans les demeures aristocratiques des Bakounine, le jeune Bakounine lui-même, ses sœurs très belles et cultivées, Tourgueniev et le seul roturier de cette société : le critique littéraire Belinski. Ils étaient tous fervents adeptes de la philosophie hégélienne, mais également de la littérature des Lumières et de la poésie romantique. L'atmosphère de ce cercle a marqué la création littéraire de Tourgueniev, épris des idéaux de justice sociale, de liberté, mais réservé, réaliste et sceptique face aux rêveries utopiques concernant les voies de réalisation de ces valeurs. Belinski disait : « la négation est mon dieu, l'alpha et l'oméga de ma philosophie. » Il

s'agit de la négation dans le sens de la dialectique hégélienne : la « thèse » ce qui *est* historiquement et qui *domine* – « l'antithèse » la négation, la lutte radicale contre la « thèse » – et enfin, l'histoire produisant une synthèse de dépassement de l'antithèse. Mais d'abord il faut nier, il faut faire la révolution, sans vouloir imaginer une utopie de la « synthèse ». Et le nihilisme hégélianiste de Belinski devient plus tard le schéma philosophique de Bazarov, personnage principal de *Pères et Fils*. Le roman est dédié à la mémoire de Belinski, dont la philosophie de l'art influença non seulement Tourgueniev, mais pratiquement toute la pléiade des auteurs réalistes russes. Selon sa définition, l'art (il s'agit principalement de la littérature) est une pensée en images (le terme *images* sous-tend tout ce qui est expression imagée, concrète). Les écrits de Belinski faisaient peur au pouvoir. Après la vague des révolutions de 1848, la terreur contre-révolutionnaire s'abattit sur les cercles contestataires. Rappelons que Dostoïevski fut condamné à mort (puis cette condamnation fut commuée et il fut déporté en Sibérie) pour avoir participé à une réunion (dans un autre cercle, celui de Stankévitch) où la célèbre *Lettre à Gogol* de Belinski fut lue. Dans cette lettre Belinski proposa un programme minimum : « l'abolition du servage, la suppression des châtiments corporels et l'application aussi stricte que possible, au moins, des lois existantes. » Tourgueniev fut moins malmené que Dostoïevski. Rappelons quand-même, qu'en 1852 il écrivit un article en hommage à Gogol qui était considéré comme le père fondateur de la nouvelle littérature russe. Dans sa nécrologie, Tourgueniev le nomme « le grand » (en russe *veliki*). Il fut arrêté et assigné à résidence surveillée pour ce « crime », car selon la position officielle ce qualificatif ne pouvait s'appliquer qu'à Dieu ou au Tsar, mais pas à un impie mortel, fut-il écrivain... (Nous évoquons cet épisode grotesque à l'aimable attention des lecteurs qui seraient enclins à imaginer une vieille Russie idéale, notamment d'après les écrits de Soljénitsyne...).

À partir des années 1850, Tourgueniev se tourne vers l'écriture romanesque. Dans tous ses romans (il y en a six) il se penche sur les destins historiques des « hommes de trop », des intellectuels marginaux, contestataires, nihilistes, libertaires. Dans son premier roman, *Roudine* (1850), il choisit comme prototype son ami Bakounine pour le personnage principal. Roudine n'est pas le portrait littéraire de Bakounine dans le sens biographique du terme. Le Bakounine-Roudine romanesque fait le parcours d'un « homme de trop » un peu trop théorique, hégélianiste, maladroit dans la vie pratique, chaleureux, sincère, pur, subissant des échecs dans sa vie privée, marginalisé en raison de sa mentalité non-conformiste. Puis, selon l'histoire romanesque, Roudine tombe sur les barricades de février 1848 à Paris, incompris et loin de sa Russie natale. Le roman se termine sur cette note d'apothéose du sacrifice révolutionnaire d'une part, mais sacrifice apparaissant presque inutile, « de trop » d'autre part...

Son deuxième roman, *Nid de gentilhomme* (1859), représente l'ambiance étouffante de la Russie des décennies 1850. C'est la vie cultivée et quand même vide de la noblesse moyenne, c'est l'ennui doré, c'est le charme des vieux manoirs et des petits châteaux, des conversations de salon, de la musique, où « l'homme de trop » ne peut même pas mourir sur les barricades... La belle vie traditionnelle de la noblesse cache la profonde crise de la société de servage secouant la Russie après la guerre de Crimée. La critique littéraire française, influencée sans doute par une lecture mondaine, voit dans ce roman uniquement une histoire d'amour, une peinture nostalgique de la beauté du mode de vie de la noblesse russe, de « l'âme slave »... Une telle interprétation édulcorée paraît superficielle. En fait, ce roman développe un thème déjà présent dans ses *Récits d'un chasseur* (1852), qui met en scène une causerie de gens cultivés... Un « gentleman » russe prend le thé sur la terrasse de son manoir et dans une ambiance feutrée, il bat le rythme avec sa petite cuillère d'argent sur sa tasse en chantonnant ; « tchic-tchic-

tchak ! ». Ce rythme fait écho à un bruit venant de l'étable où sur ordre de cette âme noble est fouetté un servent. « Tchic-tchic-tchak ! »... les coups de fouet sonnent à l'arrière plan et la conversation mondaine sur des sujets élevés continue sur la terrasse... Tourgueniev écrivain apolitique, chantre de la « dolce vita » slave ?

Dans son troisième roman, *À la veille* (1860), le personnage principal, un étudiant bulgare de Moscou engagé dans la lutte de libération de son pays occupé par l'Empire Ottoman, retourne dans les Balkans, avec sa bien-aimée russe, mais meurt à Venise. Sa fiancée continue le voyage ; on l'aperçoit comme infirmière et elle disparaît dans les tumultes de la guerre.... Dans son article intitulé « Quand se lèvera le véritable jour », Dobrolioubov, un critique littéraire contestataire réagit au roman *À la veille* en expliquant qu'il faudrait lutter contre les Turcs « intérieurs » ; c'est à dire qu'il pose le problème de la transformation des luttes de libération nationale en luttes de classes révolutionnaires. C'était *la veille* de la crise sociale de 1861, année de l'abolition du servage, année de grandes déceptions populaires car ces réformes ne supprimèrent point la misère ; elles ouvrirent la voie à une économie rurale capitaliste.

Tourgueniev modéré, admirateur de ses personnages comme Roudine et Insarov, mais ne s'identifiant pas avec eux du point de vue d'une philosophie politique révolutionnaire, ne pouvait pas accepter le détournement critique, « situationniste » avant la lettre de Dobrolioubov et veut même empêcher la publication de son article. Il paraît quand même dans la revue *Sovremennik* de Nekrassov (cette revue était le lieu de rassemblement des révolutionnaires comme le poète Nekrassov, rédacteur de la revue, Dobrolioubov, Tchernychevski et d'autres). Tourgueniev rompit avec le cercle de « *Sovremennik* » après la publication de l'article.

Le quatrième roman de Tourgueniev, *Pères et Fils* (1862), a

comme personnage principal Bazarov, un médecin de campagne. Le personnage, très controversé dans l'opinion publique russe de son temps, concentre les sentiments contradictoires, les sympathies et les réserves de l'écrivain à l'égard des nihilistes. Bazarov réunit les forces et les faiblesses du nihilisme, et nos lecteurs peuvent comprendre que certains de ses « diagnostics » restent valables même pour notre époque. L'examen historique, politique, philosophique de ce personnage romanesque traité *comme s'il était* une personnalité historique réelle peut-être justifiée sur le fond d'une philosophie de la littérature hégelolukacsienne. En effet le travail de l'historien fondé sur la dialectique de la généralité concrète et de la particularité historique n'est pas « coupé » (coupure épistémologique) du « travail » (création) littéraire des grands écrivains. Ce dernier est fondé (principalement) sur la dialectique de la particularité unique (individuelle) et la particularité historique-sociale-anthropologique.

Bazarov, médecin de campagne ne rêve pas, ne s'occupe pas d'utopies. Il ne peut que s'occuper de ses malades, il peut sauver des vies, c'est son métier, mais il rejette toute idéologie « humanitariste » et ses pièges (nous utilisons ce terme de manière anachronique), en considérant avec mépris la politique de charité substituée à celle de changement social radical. À la fin du roman il meurt d'une infection par contamination en soignant un enfant. En tant que matérialiste, il s'oppose radicalement à toute idéologie romantique, idéaliste, toute illusion libérale... et par extension, à toute utopie sociale. Si dans un jeu littéraire nous pouvions lui poser la question : « L'anarchisme a-t-il un avenir ? », il rejetterait la question même.

Mais la philosophie de Bazarov est fondée sur un matérialisme mécaniste professé à cette époque par K. Vogt et J. Moleschott (Allemagne), affirmant que la pensée étant une fonction de cerveau, elle pourrait être appréhendée comme par exemple l'urine, fonction (produit) des vessies. Il pense que les

sentiments (l'amour) ne seraient que des « fonctions » biologiques et les rejette au nom d'un antiromantisme simpliste. Voici la contradiction romanesque de ce personnage : avec ses idées (que nous venons de résumer) il tombe amoureux et devient un véritable esclave des sentiments. Personnage tragique sur tous les plans, personnage contradictoire, exprimant à la fois la sympathie et les réserves critiques de Tourgueniev à son égard.

Le roman a provoqué d'âpres discussions. La critique conservatrice et libérale (Katkov, Annenkov) reprocha à l'écrivain d'avoir réveillé les démons de la révolution, d'avoir sympathisé avec les nihilistes. La critique radicale et révolutionnaire, au contraire, considéra que Tourgueniev restait sceptique quant à la vision du monde nihiliste. Cette polémique est tellement complexe, riche de nuances, que nous préférons ne pas la développer dans le présent article. Mentionnons quand même quelques opinions. Selon Antonovitch, Tourgueniev calomnie la nouvelle génération dans le personnage de Bazarov. Selon Pissarev, l'image objective de Bazarov est juste, car le dernier des scientifiques est plus important que n'importe quel artiste « ni poète... ». Mais le même Pissarev, en polémiquant avec Tchernychevski, ce dernier considérant que la révolution était imminente, est d'accord avec le sens implicite, anti-utopique du roman : « ... ne rêvons pas d'orangers et de palmiers, pendant que nous évoluons dans la neige et la toundra... ».

Il convient d'évoquer également un autre thème important du roman. Bazarov est confronté aux fléaux de la récupération par le biais de faux amis, de faux compagnons de route. Un autre personnage du roman, également de la génération des fils et qui prend Bazarov un peu comme un « gourou », est plus nihiliste que les nihilistes... Ce thème est amplifié par le roman suivant de Tourgueniev, *Fumée* (1867), dans lequel l'esprit « révolutionnaire » de l'un des personnages est réduit à un symbole : sur son bureau il y a un sabot de paysan russe pour exprimer son attachement à la « cause du peuple »... Cette image est encore une

réponse possible suggérée par les romans de Tourgueniev à la question sur l'avenir de l'anarchisme.

En conclusion, nous résumons les principales « réponses » romanesques implicites à la question donnée par le titre du colloque :

– le refus de la question même, au nom du refus de toute « logique » utopique considérée comme conception idéaliste de l'histoire ;

– la perspective d'un avenir de sacrifice héroïque, tragique – isolement, marginalisation, défaite ;

– le risque de devenir un symbole, une mode, de cesser d'être un projet de combat révolutionnaire, d'être « mûr » tout juste pour des travaux universitaires qui ne dérangeront personne...■

Extrait de *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Atelier de Création Libertaire, 2001, pp. 131-138.

Bibliographie succincte

I. S. Tourgueniev : *Œuvres complètes*, (en russe : Ed. Gos.Izd. Khoud.Lit., Moscou, 1954 en 12 volumes ; en français : Pléiade, 2 volumes, 1982).

A. G. Tseïtline : *Masterstvo Tourguenieva romanista* (Moscou, 1958).

Tourgueniev v rousskoï kritike (Moscou, 1953).

V. G. Belinski : *Izbrannyé sotch.* Oguiz. (Moscou, 1947).

N A. Dobrolioubov : *Izbrannyé sotch.* Oguiz. (Moscou 1947).

Nous avons utilisé : *la Bibliographie de l'histoire de la littérature russe du XIXe siècle à l'usage universitaire de K.D. Mouratova* (Éd. Académie de sciences URSS. Moscou-Leningrad, 1962) dont le chapitre sur Tourgueniev mentionne à peu près 500 titres.

En français :

H. Granjard : *I. Tourgueniev et les courants politiques et sociaux de son temps*. Paris, Institut d'études slaves, 1954.

JE SUIS AUSSI NIHILISTE

Renzo Novatore

I

Je suis individualiste parce que je suis anarchiste, et je suis anarchiste parce que je suis nihiliste. Mais le nihilisme, je le pratique à ma manière...

Ça ne m'intéresse pas de savoir s'il est originaire du nord ou oriental, ni s'il a ou n'a pas une tradition historique, politique, pratique ou théorique, philosophique, spirituelle ou intellectuelle. Je m'assume comme nihiliste seulement parce que je sais que nihilisme signifie négation ! Négation de toute société, de tout culte, de toute règle et de toute religion. Mais je ne convoite pas le Nirvana comme je n'aspire pas au pessimisme désespéré et impuissant de Schopenhauer, qui est quelque chose de pire que le reniement violent de la vie. Mon pessimisme est enthousiaste et dionysiaque comme les flammes qui brûlent mon exubérance vitale, et se moque de tout emprisonnement théorique, scientifique et moral. Et si je me définis comme un anarchiste individualiste, iconoclaste et nihiliste, c'est justement parce que je crois que dans ces paroles il y a l'expression de mon individualisme volontaire et désordonné, qui, comme un torrent qui déborde, veut se répandre de manière impétueuse envahissant les digues et les haies, jusqu'à ce que, heurtant un rocher de granit, il explose et se disperse. Moi, je ne renie pas la vie. Je la sublime et je la chante.

II

Celui qui renie la vie parce qu'il croit qu'elle n'est que Malheur et Douleur et ne trouve pas en lui-même le courage héroïque de se supprimer est – pour moi – un poseur grotesque, un impuissant ; de même c'est une personne pitoyablement infé-

rieure celle qui croit que l'arbre saint du bonheur est une plante tordue sur laquelle tous les singes pourront grimper dans un avenir plus ou moins proche, et qu'alors les ténèbres du Mal seront mises en fuite par les éclairs phosphorescents du vrai Bien...

III

La vie – pour moi – n'est ni un bien ni un mal, ni une théorie ni une idée. La vie est une réalité, et la réalité de la vie c'est la guerre. Pour celui qui est né guerrier la vie est une source de joie, pour les autres elle n'est que source d'humiliation et de douleur. Je ne demande plus à la vie la joie insouciant. Elle ne pourrait pas me la donner et je ne saurais plus qu'en faire maintenant que l'adolescence est passée...

Je lui demande au contraire la joie perverse des batailles qui me procurent les frissons douloureux des défaites et les frissons voluptueux des victoires. Vaincu dans la boue ou victorieux sous le soleil, moi je chante la vie et je l'aime ! Pour mon âme rebelle, il n'y a de paix que dans la guerre, de même, pour mon esprit vagabond et négateur, il n'y a pas de plus grand bonheur que dans l'affirmation sans préjugés de ma capacité à vivre et à jubiler.

Chacune de mes défaites me sert seulement de prélude symphonique à une nouvelle victoire.

IV

A partir du jour où je vins au monde – par une combinaison de hasards qu'il ne m'importe pas d'approfondir maintenant – j'apportai avec moi mon Bien et mon Mal.

Ce qui signifie : ma joie et ma douleur au tout commencement. L'une et l'autre ont évolué avec moi sur le chemin du temps. Plus intense était la joie que j'éprouvai, plus profonde j'ai voulu la douleur. Mais l'un ne peut pas être supprimé sans la

suppression de l'autre. Aujourd'hui, j'ai déverrouillé la porte du mystère et j'ai résolu l'énigme du Sphinx. La joie et la douleur sont les deux seuls composants liquoreux de la boisson héroïque avec laquelle allègrement on s'enivre dans la vie. Parce qu'il n'est pas vrai que la vie est un désert sordide et effrayant là où ne germe plus aucune fleur ni ne mûrit aucun fruit vermeil. Et même la plus grande de toutes les douleurs, celle qui pousse le puissant vers l'effondrement conscient et tragique de sa propre individualité, n'est qu'une vigoureuse manifestation de l'art et de la beauté. Et, pour la plupart, la douleur elle-même rentre dans le courant universel de la pensée humaine avec les éclairs foudroyants du crime qui délivre et emporte chaque réalité figée du monde pour s'élever vers l'ultime flamme idéale et se disperser dans le sempiternel feu de la nouveauté.

V

La révolte de l'homme libre contre la douleur n'est que le désir intime passionnel d'une joie plus intense et plus grande. Mais la joie la plus grande ne se révèle à l'homme que dans le miroir de la douleur la plus profonde, pour après fusionner avec cette dernière dans une étreinte monstrueuse et barbare. Et c'est de cette étreinte énorme et féconde que provient le sourire éclatant et supérieur du courageux, qui à travers la lutte chante l'hymne le plus éclatant à la vie.

Hymne tissé de mépris et de raillerie, de volonté et de puissance. Hymne qui vibre et palpite à travers la lumière du soleil qui irradie les tombes ; hymne qui réanime le néant et le remplit de sons.

VI

Plus que l'esprit de servitude de Socrate qui accepte stoïquement la mort et l'esprit libre de Diogène qui accepte cyniquement la vie, se dresse l'arc triomphal sur lequel danse le

sacrilège, décheteur des nouveaux fantasmes, le destructeur radical de tous les mondes moraux. C'est l'homme libre qui danse en haut à travers les phosphorescences magnifiques du soleil.

Et quand s'élèvent les gigantesques nuages gonflés des abysses marécageux, obscures ténèbres nous bouchant la vue de la lumière et nous entravant le chemin, l'homme libre ouvre le passage à coups de Browning ou arrête leur déplacement avec le feu de son esprit ou de sa fantaisie dominatrice, leur imposant de se soumettre comme d'humbles esclaves à ses pieds.

Mais seul celui qui connaît et pratique les fureurs iconoclastes de la destruction peut posséder la joie née de la liberté, de cette unique liberté fécondée par la douleur. Moi, je me dresse contre la réalité du monde extérieur pour le triomphe de la réalité de mon monde intérieur.

Je nie la société pour le triomphe de mon intérêt. Je nie la stabilité de toutes les règles, de toutes les coutumes, de toutes les morales, par l'affirmation de tout instinct volontaire, de toute sentimentalité libre, de toute passion et de toute fantaisie. Je me moque de tous les droits et les devoirs pour chanter le libre arbitre.

Je bafoue l'avenir pour souffrir et jouir dans le présent du bien et du mal qui me concerne. L'humanité, je la méprise parce qu'elle n'est pas mon humanité. Je hais les tyrans et je déteste les esclaves. Je ne veux pas et je n'accorde pas de solidarité parce que je crois que c'est une nouvelle chaîne, et parce que je crois, avec Ibsen, que l'homme très seul est un homme plus fort.

Tout ceci représente mon Nihilisme. La vie, pour moi, n'est qu'une poésie héroïque de joie et de perversité écrite par des mains sanglantes de douleur et de mal, ou un rêve tragique d'art et de beauté !

Nichilismo, Anno I, n° 4, 21 mai 1920

MANIFESTE DES NIHILISTES FRANÇAISES

Que les hommes s'amuse à bavarder à perte de vue sur la Révolution, libres à eux ! Les femmes nihilistes, lassées de tant d'atermoiements, ont résolu d'agir.

Méditant l'anéantissement de la bourgeoisie, elles sont disposées à tous les sacrifices pour hâter la réalisation de cette entreprise, elle puiseront, dans la haine inextinguible qui les dévore, la force nécessaire pour surmonter tous les obstacles.

Mais comme ce projet grandiose ne peut s'exécuter en un jour, elles prendront leur temps, se réservant d'employer, de préférence, l'empoisonnement, et par intermittence, afin de venir plus facilement à bout de l'engeance maudite.

Les femmes nihilistes suppléeront aux connaissances scientifiques et aux procédés de laboratoire qui leur font défaut, par la mixtion à petites doses, dans les aliments de leurs exploiters, de substances délétères qui sont à la portée des plus pauvres, et d'un maniement facile par les femmes les plus ignorantes et les plus inexpérimentées.

Parmi cent ingrédients d'un effet immanquable, nous citerons l'extrait de saturne, qui s'obtient en quelques jours si on laisse séjourner du plomb en grenailles ou en morceaux dans du vinaigre.

Des parcelles de viande corrompues.

La ciguë, que l'on confond si souvent avec le persil, et qui croît partout, le long des chemins, sur le revers des fossés.

Nous rendrons, du moins, à nos lâches oppresseurs une partie du mal qu'ils nous font tous les jours. Nous supporterons plus gaiement la tyrannie, sachant que la vie de nos ennemis est à notre merci... Ils veulent être les maîtres ! — Qu'ils en subissent

les conséquences !

Déjà depuis trois ans que la ligue existe, plusieurs centaines de familles bourgeoises ont payé le fatal tribut, dévorées par un mal mystérieux que la médecine est impuissante à définir et à conjurer.

A l'œuvre donc, vous toutes qui êtes lassées de souffrir, et qui cherchez un remède à vos souffrances imitez les femmes nihilistes !

***Le Drapeau Noir* N°4**

Première Année – Dimanche 2 septembre 1883

EN FAIT, TOUTES LES PERSONNES « NOIRES » N'ONT PAS DE PROBLÈME AVEC LES DREADLOCKS DE « BLANC »

Un petit journal sur le chaos et le nihilisme de race

Flower Bomb

*« And these rhymes ain't tight, they're terrorist
And that girl's not white, she's anarchist
And we float like kites to get turbulence
Born with our throats slit
Self stitched raised to aim over it
Soldier with no king
War with the war on me
I am more than this world lets me be »*

– P.O.S « Weird Friends (We Don't Even Live Here) »

Note : Dans ce texte j'utilise des guillemets autour de toutes les catégories et idéologies identitaires (par exemple les personnes « noires » ou « suprématie blanche ») dans le but de remettre en question leur supposée légitimité en tant que vérités universelles plutôt qu'en tant que constructions fictives qui servent le contrôle social.

1. N.W.A (Nihilists with Attitudes)¹³

Malgré le fait que je sois métissé, ma couleur de peau est socialement considérée comme « noire » (ou marron foncé comparée à

13 NdT : Cela fait référence au groupe de rap NWA dont le nom signifiait « Niggaz Wit Attitudes », c'est-à-dire « des Nègres Avec Style » en argot local. Originaire de Compton, quartier de Los Angeles, le groupe a été actif entre 1986 et 1991 et fut l'un des groupes les plus connus du style Gangsta Rap.

d'autres). Une partie de la musique que j'écoute est basée sur, et associée de manière stéréotypée à, la « culture noire ». Les combinaisons de mots que j'ai appris à utiliser, influencées par l'environnement dans lequel j'ai grandi, sont de façon stéréotypée associées à la vie dans le ghetto. Les tensions communautaires et la violence étatique me suivent partout où je vais. Quand j'entre dans un magasin, mon baggy et mon sweat à capuche noirs amènent les gens à penser au pire ; J'ai un passé criminel et peux causer des problèmes. Mais hey ! Je ne suis pas « noir ». Cette société m'a assigné cette identité « noire » à la naissance et avec la pression sociale, elle attend de moi que j'adopte cette identité. Mais je refuse. Le concept même de race n'est avéré ni scientifiquement ni biologiquement. Ce n'est rien de plus qu'une construction sociale utilisée comme un outil d'oppression. La complexité de mon individualité ne peut être représentée par une identité « noire », pas plus que par une « culture noire ». Les identités sont des représentations générales et fixes des individus, et elles sont dictées par des normes sociales, des attentes et des stéréotypes. Elles sont standardisées par le capitalisme et la civilisation industrielle et considérées comme étant universelles et impossibles à remettre en question. Quand j'entre dans un magasin, je me prends des regards inquiets comme si je venais juste de voler quelque chose. Et pour être honnête, ils ont probablement raison. Peut-être que je viens de le faire. Parce que le niveau social correspondant à mon identité est situé proche du bas de l'échelle, ce qui signifie que mon accès aux ressources est limité. Donc l'illégalisme est la manière dont je crée mon accès aux ressources sans mendier pour l'égalité avec un bulletin de vote. Sous le capitalisme, l'égalité ne peut pas exister. Et je dois survivre, donc je fais ce que j'ai à faire. Et ça ne signifie pas s'injecter de la drogue et valider la culture de l'intoxication. La culture de la drogue est un piège mis en place par l'Etat, donc je dois être plus imaginatif et déterminé.¹⁴

14 NdT : Si la drogue permet la pacification sociale (comme n'importe

Les groupes socialement construits (« noir », « homme ») d'après lesquels la société m'identifie sont ceux qui me sont assignés à la naissance par un système qui bénéficie de ma catégorisation identitaire – un système que je rejette entièrement. C'est ce même système qui établit le « noir » comme inférieur au « blanc », « la femme » comme inférieure à « l'homme », « l'animal » comme inférieur à « l'humain ». Je ne nierai pas les expériences réelles de sexisme et de racisme que certaines personnes vivent, ni la réalité du racisme et du sexisme institutionnalisés qui font subir la pauvreté et la guerre à celles et ceux d'entre nous qui sommes genrés ou racialisés comme inférieurs. La « suprématie blanche », la « suprématie masculine » et cette société capitaliste dans son ensemble doivent être détruites. Et je refuse d'adopter n'importe quel mécanisme identitaire de division comme forme de résistance personnelle.

A la place, j'adopte la criminalité contre les lois de l'identité, et contre les agents du renforcement identitaire responsables de la normalisation des frontières rigides de l'identité. Je rejette le discours progressiste stipulant que, en tant qu'« homme noir », je mérite les mêmes droits qu'un « homme blanc » dans ce pays. « Homme noir » ne me représente pas, et je refuse d'être assimilé à ces rôles. Je veux les voir détruits, tout autant que la logique qui les crée. Mon existence incarne la négation de l'assimilation sociale et de la prison de la représentation identitaire, reconnaissant l'individualité sans mesure comme la forme la plus sincère de l'anarchie. L'identité « homme noir » ne me représente pas.

2. Garde tes dreadlocks de « blanc ». Continue de tout boussiller.

Je n'en ai rien à faire de tes dreads qui viennent de ta culture. Et

quel autre paradis artificiel, tel le sport) rappelons néanmoins que chacun survit comme il le veut et le peut. De plus, cette « culture de la drogue » n'est pas uniquement imputable à l'Etat.

je n'en ai rien à faire non plus des dreads des personnes « blanches ». J'ai autre chose à faire que de pourchasser les gens avec une paire de ciseaux en essayant de leur faire une coupe gratuite. Et le taux de mélanine ne nécessite pas de se conformer à une culture en particulier, ni à aucune culture tout court. À vrai dire, la culture, qu'elle crève. Je n'ai jamais eu mon mot à dire quant au fait d'être assigné à cette culture « noire » qui est censée me représenter. Est-ce que le fait de connaître mes origines africaines me sauvera des attaques des milices « suprématistes blanches » armées ? Ou des attaques de l'État ? Et il semble que les enfants sont souvent forcés à la naissance d'appartenir à une culture par des gens qui considèrent qu'ils savent mieux ce qui est bon pour eux. Ce qui en soi constitue une forme d'autorité qui peut aussi être nourrie par une identité socialement contrainte et des rôles assignés.

Comme la race et le genre, la culture est aussi une construction sociale uniquement maintenue par ceux qui souhaitent la valider avec leur propre asservissement. Et certaines personnes ne sont jamais autorisées à connaître quoique ce soit en dehors de leur culture – excepté peut-être tous les problèmes qu'il y a avec d'autres cultures. Ce sens du nationalisme semble imperméable à toute critique des gauchistes et de la plupart des anarchistes. La « suprématie blanche » et le nationalisme sont largement dénoncés et attaqués, mais depuis quand la « suprématie noire » et le nationalisme sont-ils acceptables ? Comprenez-moi bien, la « suprématie noire » et le « black power » ne sont pas soutenus par l'État, et ont émergé comme réponse légitime au pouvoir et au suprématisme blanc.

Mais reproduire plus de suprématie identitaire est contre-productif et réformiste. Le « black power » se limite à l'émancipation basée sur l'identité sans se confronter aux fondements de l'identité assignée au départ. Et ne faites pas comme si les tendances « nationalistes noires » n'existaient pas au sein de certains milieux anarchistes. Je vous ai à l'oeil, vous les politi-

ciens identitaires qui prenez le dessus sur les anarchistes « blancs » grâce à la culpabilité. Vous faites en sorte qu'ils se surveillent les uns les autres – en promouvant un discours progressiste basé sur les droits de toutes les personnes « noires » en tant que victimes.

Je n'essaye pas de perdre mon temps à réformer quoique ce soit. Je n'essaye pas d'adopter une identité et ensuite de demander des droits pour elle. Je ne demande rien de ce système, je souhaite détruire tout ce qui le légitime, y compris l'identité assignée pour maintenir sa binarité de classe. Le « nationalisme noir » n'est pas une solution pour éliminer le racisme. Il renforce le racisme en tant que système culturel et institutionnalisé en validant la binarité « blanc » / « noir » raciale et de classe. Et si nous essayons tous d'être libres, pourquoi adopter les mêmes identités que celles qui ont été construites pour nous diviser et nous catégoriser ? Et comment allons-nous reprendre et déterminer nos vies si nous restons prisonniers des chaînes du victimisme intériorisé ?

Ceux qui maintiennent les cultures sur une base traditionnelle sont dans une position de pouvoir qui constitue une hiérarchie entre ceux qui adoptent une culture particulière et ceux qui la refusent. Je ne refuse pas seulement la « culture états-unienne ¹⁵ » et toutes ses constructions sociales et valeurs, mais toutes les cultures qui gouvernent la pensée. Les cultures freinent la libre pensée et l'exploration sans limite de son potentiel individuel. Plutôt que de permettre aux individus d'interagir avec le monde et de développer une opinion basée sur leurs propres expériences indépendantes, un mythe préconçu de la vie est imposé et justifié comme étant la « vérité » par celles et ceux en position de pouvoir manipulateur. Pour exister, les cultures se basent sur

15 NdT : Nous avons préféré traduire « American culture » par « culture états-unienne », car si on ne saurait réduire les États-Unis à une seule culture cela est encore moins possible concernant le continent américain.

l'asservissement d'un groupe de personnes homogénéisé et basé sur des rôles et caractéristiques socialement construits. Je ne trouve pas seulement les cultures et leur désir de contrôle et de domination personnellement indésirables, mais j'ai appris que leur pouvoir s'ancre dans l'esprit des opprimés. Ceux qui n'ont pas le courage ou pas accès à la possibilité de penser par eux-mêmes, ou qui promeuvent activement la culture et le nationalisme, usent toujours de tactiques de manipulation comme l'humiliation et la culpabilisation de celles et ceux qui refusent de s'assimiler. Ces types de groupes nationalistes basés sur la culture ne reflètent pas une réalité ou une vérité universelle, pas plus qu'ils ne représentent toutes les personnes qu'ils prétendent représenter.

Alors hey lecteur « blanc », les « dreads de blanc » ne sont pas de l'appropriation culturelle. Aucune culture n'a le monopole sur une coupe de cheveux. La culture est un état d'esprit qui ne peut se manifester matériellement qu'avec des frontières essentialistes protégées par des lois identitaires et par celles et ceux qui les font appliquer. Est-ce que tes dreads transgressent les lois identitaires ? Est-ce que la police identitaire est venue et t'a accusé de ne pas respecter les lois de l'essentialisme ? As-tu rejeté leur autorité autoproclamée ? Alors tu es peut-être un criminel qui vaut le coup d'être connu. Dans un contexte capitaliste, si tu essaies de vendre des dreads comme une marchandise à la mode, ce n'est pas de l'appropriation culturelle. Mais tu peux toujours avoir tes fenêtres brisées en bon capitaliste que tu es. Capitalisme mis à part, si tes dreads sont des mèches puantes faites de sueur séchée et de cheveux emmêlés et/ou entortillés, tu gères. Mes dreads sont faites pareil. A bas les standards de beauté, le capitalisme, et ceux qui les défendent.

3. « Lâche », un autre mot pour « allié blanc »

Je m'en tape si tu t'identifies comme un « allié blanc » approuvé par la communauté. Mais je vais considérer que : 1. Tu es inca-

pable de penser par toi-même. 2. Que tu es un lâche. 3. Tu hésiteras quand, dans le feu de l'action, je te demanderai de me passer un cocktail Molotov – par peur de desservir la communauté. Admettons que tu sois à mes côtés dans la rue ou quelque part où les tensions sont vives, je ne veux pas que tu restes derrière moi et que tu me demandes ce que tu dois faire. Je ne veux pas être ton chef. L'autorité, n'est-ce pas ce contre quoi l'on se bat en premier lieu ?

En tant qu'ami, est-ce que nous traînerons et discuterons librement ou est-ce que tu passeras ton temps à hésiter et à peser chacun de tes mots pour rester politiquement correct par peur de m'offenser ? Si tu dis une connerie, ne suis-je pas capable de prendre en considération le milieu dans lequel tu vis et de te demander calmement de réfléchir à ce que tu as dit ? Vas-tu cliquer mes autres amis « blancs » avec ton expertise anti-raciste, dans l'espoir de gagner mon approbation ? Vas-tu patrouiller autour des frontières de l'identité et me réduire à une simple « voix marginalisée » incapable de prendre la place contre le suprématisme blanc ? Dans ce cas, tu souffres de « culpabilité blanche » et tu es un conformiste qui devrait faire un travail sur lui-même. Je ne veux pas de ce que les SJW¹⁶ progressistes et certains anarchistes ridicules appellent « alliés ». Je veux des complices. Je suis bien tout seul, mais j'apprécierais la compagnie sans foi ni loi de celles et ceux dont les idées et les stratégies ne sont pas toujours les miennes, et avec des expériences et des histoires différentes. Est-ce que tu refuses de te soumettre à la société ? Est-ce que tu vois la vie comme une attaque quotidienne contre la société capitaliste ? Cool. Moi aussi. En dépit des catégories socialement construites et des identités assignées, c'est le lien qui nous unit. C'est notre affinité.

4. Capter l'(anti-)programme

Cela ne sert à rien de porter des revendications. Il est inutile de

16 Social Justice Warrior

demander aux personnes en position de pouvoir d'arrêter leur quête pour le contrôle et la domination. Je ne peux pas demander aux organisations de *People Of Color* progressistes, aux universitaires, et aux SJW d'arrêter de prétendre qu'ils me représentent moi et mes intérêts. Je n'ai pas le temps de passer des heures à leur expliquer que toutes les personnes qu'ils identifient comme « noires » ne peuvent pas être « sauvées » par l'église de la justice sociale. Certains individus veulent juste l'argent et le pouvoir de dominer les autres comme n'importe quel banquier ou patron « blanc ». Je ne peux pas les supplier d'arrêter d'invisibiliser mon existence en tant qu'individu agissant en dehors des limites de leurs programmes politiques. Je ne peux pas voter en priant les gauchistes et les anarcho-gauchistes de réaliser que leurs plans pour « organiser les masses » découragent en dernière instance la vitalité de l'anarchie – de l'individualité. Je ne peux pas changer ou réformer leur système au sein duquel ils opèrent et avec lequel ils essaient de dominer le terrain politique. Je suis anti-politique en cela que tous les programmes dérivés de la politique sont voués à échouer car ils ont tous une chose en commun – la représentation. Aucune de ces personnes ne me représente, ni ma personnalité, ni les actions anarchistes de mon individualité. Je suis anti-politique en cela que mes actions de révolte ne constituent pas une occupation politisée séparée de ma vie quotidienne. L'anarchie n'est pas mon loisir activiste. Mon existence individuelle est une expropriation nihiliste et transformatrice d'une vie qui n'aurait jamais dû être la mienne en premier lieu.

Donc si tu es « blanc » et que tu lis ceci, tu as déjà affronté le flic dans ta tête qui te dit de ne jamais lire quoique ce soit qui critique le progressisme « noir », l'identité en général, et la notion d'allié ou la culture. Comme quand tu te barres après t'être fait sermonner sur tes dreads par un activiste « noir » et que tu marmonnes dans ta moustache « va te faire foutre ». Ou dans la rue quand ils t'ont traité de « casseur » pour avoir essayé de briser

une vitrine de banque et que de toute façon tu l'as fait. Tu fais ce tu as à faire. Les progressistes, anarcho-progressistes inclus, continueront d'essayer de fliquer tout le monde avec un langage politiquement correct qui change tous les ans. Ils continueront de te culpabiliser d'avoir la peau « blanche ». Ils te culpabiliseront quand tu te soulèveras et agiras contre l'autorité de leurs études et de leur jargon universitaire. Ils continueront de te menacer de critiques publiques, d'ostracisme, et peut-être de violence physique tant que tu refuseras de te soumettre psychologiquement à leur programme. Au lecteur « noir » : personne ne peut représenter la totalité de ton individualisme parce que malgré ce qu'ils pensent savoir de toi, ton intellect et tes expériences ne sont pas figés. Ton existence ne peut être confinée à une simple position sociale sur une échelle. Sens-tu les chaînes qui emprisonnent ton imagination pendant que tu agis enfermé dans ton identité assignée ? Ton identité en tant que personne « noire » peut-elle vraiment te libérer ou est-ce qu'elle te conforte dans un sentiment intériorisé de victime qui accompagne cet assignation raciale ? Te sens-tu forcé de te soumettre à la « libération noire » par peur de te sentir seul et isolé ? Cette peur est légitime. Et cette peur est ce qui te maintient dans la soumission. Ce texte a été écrit dans l'espoir d'inspirer le criminel en toi. Si tu reconnais les prisons dans lesquelles les « chefs communautaires » mettent ton imagination, peut-être que tu échapperas aux confinements progressistes consistant à tenir ta pancarte, faire des réunions pendant des heures, chanter et marcher pour la « justice ».

La peur est leur arme pour « organiser les masses » et décourager la détermination individuelle. Mais c'est pas grave. Je n'ai pas besoin de leurs masses ou de leurs programmes pour savoir quand et comment attaquer. Et toi ? Et qu'en est-il des autres personnes « noires » qui sentent qu'elles doivent rejoindre ces groupes et organisations progressistes et radicaux basés sur l'identité, afin de rester loyales à l'identité culturelle « noire » ?

L'expérience commune du fait d'être « noir » sous le capitalisme est seulement limitée à l'identité. Ce n'est pas parce que des gens partagent les mêmes formes institutionnalisées d'oppression qu'elles partagent les mêmes visions et les mêmes objectifs concernant la manière de les détruire. Ce sont des différences importantes qui ne devraient pas être effacées. Pendant que ces groupes continuent leurs tentatives abrutissantes de créer un nouveau système d'essentialisme racial calqué sur l'ancien, certains d'entre nous prenons plaisir à détruire tous les systèmes. Mon anarchie est une expansion existentielle de l'individualité au-delà des limitations des constructions sociales raciales (et genrées). Lorsqu'ils disent « unité « noire et métissée » contre le racisme et le fascisme », certains d'entre nous disons « toutes et tous contre le racisme et le fascisme, ainsi que les identités fixes qui leur permettent d'exister ». Quand le chaos prospère avec l'émancipation et le potentiel illimité qui en découle, l'individualité devient une arme de guerre contre le contrôle et l'enfermement catégoriel. Alors qu'ils te traitent de « blanc » et qu'ils chantent « Coupe tes dreads ! », moi je dis que toutes les personnes « noires » ne se préoccupent pas des dreads de « blanc ». Reste ingouvernable. Retrouvons-nous dans la rue lorsque la nuit sera éclairée par le feu.

Traduit de l'anglais en août 2018.
Version originale : Octobre 2017.

« Je nie la société pour le triomphe de mon intérêt. Je nie la stabilité de toutes les règles, de toutes les coutumes, de toutes les morales, par l'affirmation de tout instinct volontaire, de toute sentimentalité libre, de toute passion et de toute fantaisie. Je me moque de tous les droits et les devoirs pour chanter le libre arbitre. »

Renzo NOVATORE